Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 143 (1998)

Heft: 5

Artikel: Le "Désert des Tartares" ou les illusions de la paix? : Réflexions sur une utopie. 2e partie

Autor: Pedrazzini, Dominic M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345884

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le «Désert des Tartares» ou les illusions de la paix?

Réflexions sur une utopie (2)

Aujourd'hui, il est bien loin le temps où, après la guerre du Golfe (1991), Washington pouvait annoncer la naissance d'un nouvel «ordre mondial». L'incertitude reste le maître-mot du moment. La situation contemporaine se caractérise par une triple révolution: technologique, économique et sociologique.[1]

Col Dominic M. Pedrazzini

Technologique: soit le remplacement du cerveau par l'ordinateur, accéléré par l'explosion des nouveaux réseaux de télécommunication. Economique: la mondialisation qui concerne surtout le secteur financier dominant. Les marchés financiers dictent leur loi aux Etats; l'économie s'impose au politique. Sociologique: la démocratie perd une grande partie de sa crédibilité, car les citoyens ne peuvent plus intervenir efficacement, par leur vote, dans le domaine décisif de l'économie. De plus en plus déconnectée du social, l'économie refuse d'assumer les conséquences de la mondialisation des marchés, telles que chômage, paupérisation, exclusion. Certains vont jusqu'à annoncer la mort du travail ou la fin définitive du plein-emploi. En outre, aux deux modèles économiques fondamentaux qu'étaient le progrès et la machine, se sont substitués la communication et le marché. D'une part, on prétend au bonheur général et absolu par la communication, d'autre part, cette société cède les commandes au marché: aucun domaine n'échappe aux lois de l'offre et de la demande.

Le nouveau couple «communication + marché» favorise l'expansion de toutes les activités du «système PPII» qui signifie: planétaire, permanent, immédiat, immatériel. Ceci touche surtout la finance et l'information.

Tous ces changements rapides et formidables déstabilisent les dirigeants politiques. Ils se sentent débordés par une cascade de bouleversements qui modifient les règles du jeu et les laissent impuissants. Nombre de citoyens ont l'impression que les vrais maîtres du monde ne sont pas ceux que l'on voit. Les hommes d'Etat leur semblent dépassés par les événements et déjà déroutés par une crise dont ils n'identifient même pas les contours. De plus, deux principales dynamiques agissent sur le plan géopolitique: la fission et la fusion.

La fission

Sa puissance de rupture, de fracture, de cassure est perceptible sur l'ensemble de la planète. En se fondant sur l'incombustible énergie du nationalisme et en glorifiant quelques traits distinctifs considérés comme sacrés (langue, religion, territoire), cette dynamique de fission pousse partout des communautés (au sens ethnique) à réclamer un statut politique de souveraineté, quitte à briser les structures de l'Etat-nation.

C'est à ce titre, par exemple, que les trois fédérations existant jusqu'en 1991 à l'est de l'Europe – Union soviétique, Tchécoslovaquie et Yougoslavie – ont éclaté et provoqué quelques-uns des plus graves conflits récents. En particulier dans le Caucase (guerres en Géorgie, en Arménie et en Azerbaïdjan) et dans les Balkans (guerres en Slovénie, en Croatie et en Bosnie). Seule demeure, à l'Est, la Fédération de Russie, mais déjà la fission la brise, comme l'a tragiquement montré la récente guerre de Tchétchénie.

La fission fragilise aussi des Etats de l'Ouest européen, où les poussées séparatistes se multiplient avec plus ou moins d'intensité et de violence.

[1] *Première partie de l'article, voir* RMS *avril 1998.*

Par exemple, en Espagne (pays basque, Catalogne et Galice), en Italie (Padanie), en Belgique (Flandre), en France (Corse), à un moindre degré au Royaume-Uni (Ecosse, pays de Galles)... Et on peut observer le même phénomène en Amérique du Nord (Québec), en Afrique où l'on a même vu l'Erythrée se détacher de l'Ethiopie, en Asie (au Sri Lanka, en Inde, en Chine, en Indonésie) et en Océanie (Bougainville).

La fusion

En même temps, et avec une énergie comparable, partout dans le monde, des Etats tendent à s'associer, à se rapprocher, à s'intégrer dans des espaces économiques, commerciaux, voire politiques. L'exemple de fusion le plus fort est, bien entendu, celui de l'Union européenne, qui voit des Etats riverains, longtemps considérés comme les pires ennemis, converger et envisager une union politique.

Ce modèle fédérateur, pacificateur, en particulier son embryon économique, se reproduit dans de nombreuses régions de la planète, où fleurissent les zones commerciales intégrées. Ainsi, en Amérique du Nord, l'Accord de libre échange nord-américain (ALENA) entre le Canada, les Etats-Unis et le Mexique; en Amérique du Sud, le MERCOSUR entre l'Argentine, le Brésil, le Paraguay et l'Uruguay; en Afrique du Nord, l'Union du Maghreb arabe (UMA) entre le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye et la Mauritanie; en Afrique du Sud, au Proche-Orient, autour de la mer Noire, en Asie-Pacifique, etc. Les fusions l'emporteront-elles sur les fissions?

Si les fusions se multiplient au nom de la mondialisation, ne va-t-on pas vers la prolifération d'un autre type de fission, sociale cette fois, que certains qualifient de «fracture»?

La Suisse touchée par les crises

Quand à notre pays, la Suisse, nous connaissons les grandes crises qu'il a surmontées au cours de sept siècles d'existence confédérale, toutes marquées par des confrontations violentes: la première allant du XIIIe au XVe siècle, guerres de libération ou d'indépendance face à la Maison d'Autriche; la seconde, allant du XVe au XVIe siècle, guerres de conquête (guerres de Bourgogne et d'Italie); la troisième, du XVIe au XVIIIe siècle, guerres civiles et de religion; la quatrième, à la fin du XVIIIe siècle, guerre de résistance à l'envahisseur; la cinquième, au XIXe siècle, guerre civile, politique et religieuse; la sixième, en ce XXe siècle, troubles sociaux et politiques. En résumé, libération-conquête-confession-résistance-confrontation-revendications.

Or, actuellement, nous pouvons nous demander quels sont les conflits que la Suisse et les Suisses doivent surmonter? Nous constatons que, sous l'effet d'attaques diverses (sous l'angle non guerrier s'entend), nous avons beaucoup de peine à vaincre des inquiétudes qui se limitent au plan moral. Elles sont d'usages interne et individuel. Nos doutes touchent au fondement même de notre vie dans la cité, de notre existence comme Suisses. Ils affectent nos interdits les plus enracinés, nos sécurités matérielle, sociale, nationale. En 1940, Denis de Rougemont posait la question, à l'instar de Ramuz: «Avons-nous autre chose à dire que propreté, confort et instruction? Avons-nous d'autres buts communs que la sécurité et le profit? Pourquoi sommes-nous confédérés et pourquoi, enfin, sommes-nous neutres?» On peut ajouter: la Suisse existe-elle, a-t-elle une raison d'être?

Et la neutralité?

La question de la neutralité est peut-être la plus importante. Naguère parce qu'elle ne se posait pas, aujourd'hui parce que cette question s'impose. Que nous le voulions ou non, notre neutralité caractérise encore, non seulement notre rôle en Europe, mais notre mentalité par rapport aux pays voisins. Or, il faut bien avouer que, dès le départ, l'état de fait créé par le Traité de Vienne est aussi mal interprété par ses garants que par ses bénéficiaires. Hors d'ici, on pense généralement que la Suisse tire son épingle du jeu; neutralité égale prudence, égoïsme, ambition mesquine. Cela n'augmente pas précisément notre prestige. Chez nous, l'on considérait volontiers que la neutralité nous était due, comme l'air et les beautés de la nature. Privilège inconditionnel, nous laissant au surplus le droit de faire la leçon à toute l'Europe, voire au monde entier. Et cela ne contribue guère à nous donner un sens actif de nos chances et de nos destins dans une époque où des choses plus grandes que notre

statut se trouvent remises en discussion, bouleversées, brutalement niées.

Notre neutralité, conçue comme une prudence, devient la pire des imprudences au milieu de l'Europe communautaire, dans la mesure où elle signifie asepsie morale, réduction intellectuelle, repli politique et asphyxie générale.

Conçue comme une garantie d'ouverture tous azimuts, notre neutralité nous met-elle toujours partout à l'aise? Jusqu'à maintenant, elle a évité la dislocation, le démembrement, la désintégration pure et simple du pays.

La Suisse est un petit peuple certes, mais chargé d'une grande mission: faire battre le cœur de l'Europe au gré des courants d'idées, de pensées et d'expressions les plus divers. Dans toutes les directions du corps des nations, carrefour des cultures, il doit en assurer la circulation. Sur le plan politique, la vocation de la Suisse ne consisterait-elle pas à citer le fédéralisme en exemple à la construction de l'Europe? L'idéal ne serait-il pas de pouvoir affirmer: l'Europe sera suisse ou ne sera pas?

Cette réalisation, utopique peut-être, mais combien excitante, motivante, serait possible notamment grâce au système bicaméral. D'où vient le fédéralisme, sinon de la volonté de résister à l'oppression dans l'union et le respect de la liberté de chacun. Soyons clair, le jour où ces termes perdent leur sens, où l'attraction extérieure est plus forte que la raison intérieure, le lien confédéral se dénouera peu à peu et chaque élément sera absorbé par une autre force.

Sommes-nous toujours prêts à mourir pour une Suisse dont nous ne serions pas sûrs qu'elle a le droit et le devoir d'exister? On n'a pas le droit de mourir pour quelque chose qui ne fournit pas des raisons de vivre. Il y a peu de temps encore, nous comptions au nombre de nos privilèges indiscutables, la nature, nos libertés, notre neutralité, notre aisance. Dans la mesure où nous serons plus conscients de ce que nous avons à donner, nous serons mieux armés pour défendre la Suisse. Ne l'oublions jamais: sécurité égale prospérité; or l'armée est un pilier fondamental de la sécurité. Sécurité égale liberté, or, il n'y a pas de paix sans liberté!

Si les droits et devoirs de l'homme n'étaient pas reconnus, pratiqués, respectés, si la liberté était bafouée, la paix resterait une utopie, en Suisse comme ailleurs. Dans ces conditions, nous avons non seulement le droit, mais l'obligation impérative de maintenir un esprit de liberté, si nous ne voulons pas sombrer dans les affres du désespoir, de la routine, de l'humiliation, de l'ennui morbide qui, avant l'ennemi, terrassèrent les défenseurs du fort Bastiani dans *Le Désert des Tartares*.

Un coup de feu...

Permettez-moi de citer, en conclusion, ce passage: «C'est ainsi que commença cette nuit mémorable, toute battue par les vents, striée par le balancement des lanternes, coupée de sonneries de trompette insolites, d'allées et venues dans les couloirs; et des nuages, venus du Nord, se précipitaient contre les cimes rocheuses auxquelles ils laissaient des lambeaux accrochés, n'ayant pas le temps de s'attarder, car quelque chose de très important les appelait.

Un coup de feu avait suffi, un modeste coup de fusil, et le fort s'était éveillé. Pendant des années, il n'y avait eu que le silence – et des hommes toujours tendus vers le Nord pour entendre la voix de la guerre qui s'approchait – avec la charge de poudre réglementaire et la balle de plomb de trente-deux grammes – et les hommes s'étaient regardés tour à tour, comme si ç'avait été là le signal.

Certes, même ce soir-là, personne, à part quelques soldats, ne prononce le mot qui est dans le cœur de chacun. Les officiers préfèrent ne pas le dire, car c'est justement là leur espoir. C'est à cause des Tartares qu'on a bâti les murs du fort, à cause d'eux qu'ils passent ici une grande partie de leur vie, c'est à cause des Tartares que les sentinelles marchent jour et nuit, tels des automates. Et les uns nourrissent chaque matin d'une foi nouvelle cet espoir, les autres le gardent caché tout au fond d'eux-mêmes, d'autres encore ne savent même pas l'avoir encore, ils croient l'avoir perdu. Mais personne n'a le courage d'en parler; cela semblerait de mauvais augure, cela paraîtrait surtout confesser ses pensées les plus chères et les soldats ont honte de cela.»

D. M. P.